

De la littérature bourgeoise et de sa mort annoncée

En mars 2007, le journal *Le Monde* publiait un « Manifeste pour une littérature-monde en français » signé de la plume de l'ancien militant de la Gauche Prolétarienne Michel Le Bris et d'une poignée d'écrivains de salons. Ce *Manifeste*, censé provoquer une « révolution copernicienne » dans le petit milieu de l'édition française, se félicitait d'un vague retour du « monde » dans la littérature et de la libération d'une langue enfin devenue « l'affaire de tous ». Il s'agissait seulement d'énoncer là, une fois toutes, la profession de foi du Festival malouin *Etonnants Voyageurs*, créé par le même Michel Le Bris en 1989, 20 ans après qu'il a été emprisonné pour ses fonctions à *La cause du peuple*.

Mais entre la révolution de Mai 68 et celle, 40 ans plus tard, de ces *Etonnants voyageurs*, il y a une distance infranchissable qui est celle des barricades ; et l'improbable grand écart qu'a été la vie de certains. Assurément, cette prétendue « révolution copernicienne », dont beaucoup semblent se féliciter aujourd'hui, et jusqu'aux Universités cossues de Floride, n'est jamais qu'une discrète manière, pour quelques timides renégats, de donner leur assentiment au monde tel qu'il est, c'est-à-dire au monde voué désormais à l'économie sauvage et à la mondialisation des flux de marchandises ; au monde finalement qui leur a permis de s'asseoir là où ils sont. Il y a l'engagement politique d'un côté, et il y a les irrépessibles « puissances d'incandescence » d'une petite carrière à soi de l'autre.

C'est que ce voyage dont Le Bris et sa clique d'indéracinables font infatigablement l'éloge chaque année à Saint Malo, est seulement un voyage pour les élites cosmopolites et les couches supérieures de la classe moyenne, dont sans conteste ils sont ; un voyage pour les nantis de la forteresse policière Occident, qui disposent de tous les laissez-passer, de tous les visas et de tout l'argent leur permettant de réaliser leurs petites affaires économiques, universitaires et culturelles aux quatre coins de la planète. Ce voyage est seulement le voyage d'une minorité de « travel writers » bourgeois qui encombrant ensuite les rayons des espaces culturels E. Leclerc de leurs dispensables états d'âme. Mais c'est oublier un peu vite que pour tous les damnés de ce monde, pour les ouvriers immigrants chassés de leurs foyers par la pauvreté et la violence (ethnique, religieuse), pour la plèbe, voyager est une expérience éminemment *traumatique*. Car il y a ceux qui prennent des vacances, et il y a ceux qu'on somme de partir de chez eux à coups de frappes chirurgicales ou de directives du FMI. Et pendant que les premiers passent les frontières en toute sécurité et juste pour le plaisir, tous les autres ne connaissent du voyage que les remparts bureaucratiques, juridiques et militaires visant à contrôler leurs déplacements en fonction des humeurs des chefs de l'économie-monde. Et combien de réfugiés politiques, économiques, climatiques en l'an 2008 ? Et combien de clandestins ? Et combien de reconduites à la frontière René Couaunau ? Mais vive le voyage, vive « la poussière des routes », vive « le frisson du dehors », vive « l'inconnu du monde ». Autant faire l'éloge de la cuisine minceur dans une émeute de la faim.

Car le « multiculturalisme » ne vaut que s'il est délibérément choisi par tous. Et si aujourd'hui les cultures « se heurtent, se brassent, se mêlent », c'est en premier lieu pour les besoins impérieux de l'économie marchande, qui vit seulement de la circulation des flux de marchandises et de ressources humaines. Et le vrai totalitarisme des temps présents est-il d'affirmer catégoriquement sa « nostalgie des racines » et son appartenance à une « communauté unifiée » ou bien de trimballer la marchandise humaine au hasard des variations de la Bourse ? Et combien se passeraient d'une « identité plurielle » et d'un « territoire ambigu » ? Et combien de *boat people* se passeraient de « vagabonder » sur les océans du globe, avec seulement les canons des démocraties occidentales au bout du voyage ? Le « monde nouveau » dont ce « télescopage polyphonique » est « l'ébauche » est un monde coupé en deux, un monde où une petite minorité d'individus décide autoritairement des déplacements géographiques de tous les autres ; votre usine est délocalisée, mais partez donc travailler en Roumanie mon bonhomme, et au trot, la guerre économique n'attend pas ! De cet « inconnu du monde » combien préféreraient ne jamais voir le « visage », immanquablement policier ?

Une « littérature-monde » dites-vous ? Mais cette littérature-monde que le capitaine Le Bris et sa bande de pirates des sauteries littéraires veulent nous vendre s'épuise dans les fabulations aseptisées d'une petite oligarchie culturelle qui ne connaît précisément du monde que ses salles d'embarquement, ses dîners chez les ambassadeurs, ses bons vins, ses aquarelles, ses épices et ses îles au trésor ; celle de bourgeois gâtés en mal d'exotisme et d'aventure pour lesquels ce « monde » enfin retrouvé n'est qu'une comptine pour enfants sages, et surtout pas de politique Monsieur le dictateur. Il faudra s'y résoudre, sous des aspects bien-pensants, voire révolutionnaires, le petit festival des *Etonnants Voyageurs* n'est que la reconduction, dans le domaine culturel, de la politique de classes propre au monde capitaliste. Surfant sur la vague réactionnaire de « l'effondrement des grandes idéologies » et de « l'effervescence des mouvements antitotalitaires », nos compères se font à demi-mot les avocats du diable ; car il y a bien le diable à Guantanamo et dans tous les centres de rétention administrative qui fleurissent sur nos territoires — mais fermons les yeux, la langue à tout le moins est « libre désormais de tout pouvoir », papa-maman raconte-moi une histoire.

En présentant le déplacement dans l'espace, subi par des millions d'individus et source aujourd'hui comme hier de formidables souffrances, comme une expérience à haute valeur humaine ajoutée, voire même comme un *luxé* à la portée de tous, Le Bris et son avant-garde de fond de cale servent à coup sûr les intérêts des centres E. Leclerc, du Ministère des affaires étrangères ou de la Caisse d'Épargne, c'est-à-dire les intérêts du monde *de l'entreprise* et du racisme d'Etat. Car compétitivité oblige, il faudra bien convaincre les populations sédentaires des joies du voyage, mais d'un voyage organisé par le marché d'échange, et dieu bénisse le nomadisme économique et les quotas d'immigration choisie ! Et ceux qui revendiquent le droit du sol, de la terre ou « un pays d'origine à jamais perdu », ceux-là seront taxés de sales petits fascistes, n'avez-vous pas compris que c'est le marché qui décide à notre place, et quelle plus belle

existence que celle d'une marchandise humaine trimballée de port en port au gré des flux de capitaux ? Mais c'est oublier encore que les « énergies vitales » du monde, que captent facilement les gagnants de la guerre économique, sont pour tous les autres des énergies violemment douloureuses et parfois fatales ô grillage-frontière de Melilla.

On l'aura compris, le *Manifeste pour une littérature-monde en français* est une minable imposture. Et cette imposture vient s'ajouter à toutes les impostures qui auront permis aux « nouveaux philosophes », depuis le grand cauchemar des années 80, de s'assurer une place au soleil de la société spectaculaire-marchande, dont ils n'ont jamais cessé de chanter les louanges sur tous les canaux de la pensée unique dirigée. Les apostats de Mai 68 auront goûté aux honneurs du pouvoir à mesure même qu'ils déniaient toute possibilité d'une option révolutionnaire pour les temps présents et à venir. La critique, et donc la pensée, nous conduisent tout droit au Goulag ? Et le mouvement dialectique de l'histoire a enfin cédé devant les sirènes du monde merveilleux de la marchandise ? Et bien inventons-nous *des histoires* ! Et voilà ouverts « les somptueux portails d'entrée du monde dans la fiction ». *Fin de l'histoire et début de la fête culturelle*. Les décideurs économiques se joignent aux réjouissances. En matière de « créolisation », un slogan des centres E. Leclerc vaudra bien « un slogan de *United Colors of Benetton* ».

Sans conteste, on ne fera jamais une « révolution copernicienne » en littérature en remplaçant une petite minorité de spécialistes autoproclamés par une autre qui, si elle a su s'ouvrir au monde, n'en a pas pour autant perdu le goût des *mondanités*. La révolution n'est pas de « montrer » la vie aux gens, mais de les laisser vivre. Il n'y a pas d'autre révolution possible en littérature que celle qui nous débarrassera une bonne fois pour toutes de la dictature de ces pseudo-experts des arts et des lettres et de tous ces « prix d'automne » qui récompensent seulement ceux qui les organisent, et ceux qui les financent — bienvenue au jury Goncourt Tahar Ben Jelloun et Patrick Rambaud. Il n'y a pas jusqu'à la culture qui n'ait reproduit les conditions de la division du travail. Aussi bien, il ne faut pas rendre le monde à la littérature, mais la littérature *au monde*. Nous avons suffisamment souffert de lire et relire les « niaiseries » bourgeoises d'une petite caste de privilégiés qui ne voit dans le monde que ce qu'elle y met elle-même, c'est-à-dire ses valeurs de classe dominante spécialisée. Il est notoire que ceux-là mêmes qui font l'apologie du voyage et de l'exil sont aussi les indécrottables du détestable milieu littéraire français. Une véritable « révolution copernicienne » ? Fin du milieu littéraire spécialisé ; et naissance d'une littérature rendue enfin *à tout le monde*. C'est que les gens n'ont nullement besoin qu'on leur donne « envie d'écrire » Michel-Edouard Leclerc, ils attendent seulement qu'on leur *laisse la place*.

Il n'y a aucune « urgence » d'une « littérature-monde » racontée par les experts de la production culturelle de masse. Loin de là. Nous ne voulons pas plus de *maîtres-raconteurs* que nous ne voulons de « maîtres-penseurs ». Il est grand temps que nous nous débarrassions de tous ces assis qui trustent les étagères des librairies et des bibliothèques, grand temps encore que nous cessions d'être dupes de leur vision idyllique — et indiscutablement coupée du réel — du voyage et de toutes les « migrations » en veux-tu en voilà. L'urgence est bien plutôt celle d'un monde qui serait enfin raconté par *ceux qui en vivent la tragédie au plus près*, par ces hommes ordinaires, éternels exclus des arts et des lettres, qui seuls peuvent nous donner accès à la misère de la vie quotidienne en milieu marchand et à la catastrophe politique et sociale planétaire en marche ; catastrophe que certains ne peuvent passer sous silence que pour autant qu'elle leur *profite*. Car la véritable urgence n'est pas de raconter le monde, mais de le *transformer*.

Du reste, tout voyage est politique. En ramenant seulement de leurs tribulations des beaux souvenirs qui alimentent spectaculairement les rêves d'émancipation des dominés, les étonnants voyageurs tombent plus bas encore que les masses de touristes vulgaires qu'ils toisent de leur insignifiant piédestal. Car cette émancipation tant attendue, les marchands de rêve contribuent à la reconduire sans cesse. Et c'est là précisément un marché juteux, qui dure depuis maintenant dix-neuf longues années, et pour combien de temps encore ? En refusant de penser la réalité politique du déplacement géographique, Michel Le Bris et les signataires du « Manifeste pour une littérature monde en français », tout contrebandiers qu'ils sont, s'inscrivent insidieusement dans le mouvement général du marché d'échange et le servent en cachette ; le marché le leur rendra. Mais si la littérature ne doit pas faire l'économie du monde, elle doit à tout le moins se garder de servir *le monde de l'économie*.

Tout voyage étant essentiellement politique, le choix est laissé au voyageur, par les *modalités* mêmes de son voyage, de donner passivement son assentiment au monde tel qu'il est ou de lutter en vue de sa souhaitable transformation à venir. Loin des poncifs sur le métissage ou les rêves d'Orient, la seule rencontre authentique avec l'autre, la seule rencontre débarrassée des exigences de la société marchande bourgeoise n'est-elle pas celle de la solidarité dans une *lutte commune* ? Et le voyage n'est-il pas aussi, et d'abord, l'occasion de nouer des liens de camaraderie ? L'occasion, par l'échange et le partage d'expériences et de pratiques directement *vécues*, d'interrompre et de renverser le mouvement général du capitalisme impérial qui passe par la soumission des vies humaines et des identités locales aux exigences contingentes de l'économie-monde ? Il n'est pas de voyage véritable qui n'appelle à la sédition. Il n'est pas de vraie rencontre qui ne prépare secrètement une insurrection à venir. Et en littérature comme ailleurs, s'il doit bien y avoir quelque chose au bout du chemin révolutionnaire, c'est la transformation radicale de nos conditions d'existence — et l'éviction de tous ceux qui les maintiennent artificiellement appauvries.

—
Institut de démobilitation

Mai 2008

<http://i2d.blog-libre.net>

i2d@no-log.org